

# Critique du film La Mano Invisible par Pauline Marsico

Avec la Mano Invisible, réalisé en 2016 et tourné autour de Madrid, David Macian livre un long métrage déroutant et frappant par sa vérocité. Le spectateur découvre l'histoire de professionnels ordinaires rassemblés dans un entrepôt industriel pour mener à bien différentes tâches. Face à eux, se trouve un public invisible qui les observe avec curiosité. Les personnages, d'âges et de genres différents, travaillent toute la journée sans réellement comprendre pourquoi. Le maçon construit chaque jour des murs qu'il finit par détruire, l'opératrice téléphonique remplit des sondages qui ne mènent à rien et le boucher découpe de la viande qu'il finit par jeter. Tandis que le film avance, nous sommes témoins de la dégradation progressive des conditions de travail de ces gens, qui se voient imposer des horaires plus lourds et une charge de travail plus conséquente. Parallèlement à ces scènes de travail quotidiennes, le réalisateur nous livre des moments plus intimes de leurs vies, telles que leurs conversations lors des pauses. Nous avons également accès à leurs entretiens d'embauche, durant lesquels des questions personnelles sur leur passé et leurs motivations leurs sont posées.

C'est à travers ce décors qui revêt des allures de télé-réalité malsaine que le réalisateur exécute une dénonciation de l'aliénation par le travail. Cette critique est parfaitement maîtrisée et est concrétisée avec intelligence grâce à des choix scénaristiques, visuels et auditifs intéressants. Tout est pensé pour retranscrire la déshumanisation dont sont victimes les ouvriers.

Cette déshumanisation est tout d'abord mise en scène à travers le rapport au travail : le rapport que les ouvriers ont avec leur propre travail, le rapport que les ouvriers ont avec la profession des autres travailleurs et la vision que le monde extérieur a des ouvriers et de leurs tâches.

Dans le film, les travailleurs sont ainsi exposés à la vue de tous. Le public assiste à ce spectacle mais n'est cependant presque jamais montré : il reste dans l'ombre de l'entrepôt et le spectateur ne peut que l'entendre. Il entend ses cris de joie tandis qu'un ouvrier réalise une tâche amusante ou impressionnante. C'est le cas lorsque le maçon abat son mur. Il entend également ses cris de déception ou de colère : le public est exigeant et lorsqu'un travailleur ne fait pas sa tâche correctement, les insultes fusent et ces spectateurs amusés, cruels et indifférents n'hésitent pas à se montrer misogynes et racistes. Ils n'ont aucun respect pour les travailleurs et imposent que ces-derniers se soumettent à leurs exigences. La tentative de grève de la couturière à bout de nerf sera, d'ailleurs, bien mal accueillie. Lors de ce spectacle dégoûtant, les ouvriers ne sont plus considérés comme des humains mais comme des automates asservis. Ce choix permet au réalisateur de réaliser à l'échelle d'un entrepôt une métaphore engagée et très actuelle de la société. En effet, celle-ci exploite des êtres humains et exige d'eux une assiduité et une charge de travail allant au-delà de leurs forces, dans le but d'assouvir les désirs des autres. La déshumanisation est également visible dans les rapports que les travailleurs entretiennent entre eux. En effet, dès le début, une hiérarchie se forme. Certaines tâches seront valorisées alors que d'autres seront complètement dénigrées. Le boucher, le maçon et le mécanicien sont par exemple très appréciés. La femme de ménage et le magasinier sont au contraire méprisés. Au lieu de se soutenir, les ouvriers sont montés les uns contre les autres et soutiennent l'idée déshumanisante que certains valent plus que d'autres. Enfin, le spectateur comprend cette déshumanisation relativement à la relation que l'ouvrier entretient avec sa propre tâche. En effet, si au début ces-derniers réalisent correctement ce pour quoi ils sont payés, il devient vite évident que leurs tâches, aliénantes, les épuisent et les écoeuvent. Le caractère répétitif et éprouvant de ces travaux provoque une déchéance mentale. Cet aspect du film est souligné par le choix judicieux d'afficher le décompte des jours à la fin de chaque journée. Cela accentue le caractère sempiternel et aliénant du travail à la chaîne : chaque jour, les personnages apparaissent un peu plus fatigués, leurs yeux cernés expriment la lassitude et leur tension est palpable. Lors de scènes

où les personnages échangent et discutent, ils livrent leurs angoisses, leurs souffrances et leurs rêves brisés par ce monde violent. Ici, la violence est psychologique et le spectateur ne peut s'empêcher de ressentir une empathie douloureuse pour ces gens malheureux et poussés à bout. L'ensemble est porté par un jeu d'acteur juste et éloquent.

Cette violence psychologique est parfaitement retranscrite à travers l'ambiance et l'esthétique du film. En effet, ces-derniers rendent palpables l'étouffement et l'angoisse qui caractérisent le long métrage. Le climat est pénible et oppressant. L'immense entrepôt contribue à alimenter l'angoisse croissante. Il est vide, froid et inhumain. Il est en partie plongé dans le noir ce qui contribue à le rendre sinistre et semblable à un enfer immense. Les couleurs sont sombres et froides, même dans les lieux de repos, ce qui accentue l'aspect glacial de l'endroit. Il n'y a rien de chaleureux ici, tout est morne, terne, lugubre et déprimant. L'endroit paraît mort. Le choix de ne mettre aucune musique intensifie ce sentiment. Rien ne vient animer et combler le vide de cet endroit. Seuls résonnent dans l'entrepôt le bruit des matériaux

qui s'entrechoquent et du public voyeur qui réagit aux tâches des travailleurs. Un sentiment de malaise envahit le spectateur.

David Macian réussit brillamment à nous faire ressentir le mal-être des travailleurs. Avec ce film engagé, il dénonce habilement et artistiquement un problème sociétal bien trop présent et laisse les spectateurs troublés et soucieux. Qu'il ait été apprécié ou non, il est indéniable que ce film pousse à se questionner sur la façon dont nous percevons le travail.

Pauline Marsico